



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LE SOUFFLE

ORNELLA PETIT

LE SOUFFLE

Roman



© Éditions Jean-Claude Lattès, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0924-8

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Sa Majesté la mer.

PROLOGUE

Je reviens de loin déjà. Mais c'est pas fini. Il me faut reprendre les armes.

De ce qui a volé ma jeunesse, demeurent quelques habitudes. Nécessaires. Vitales. Des médicaments. Je n'ai pas de colère. Mes parents ont tout fait pour moi. Tout pour me rendre la vie moins dure.

Le diagnostic a été posé à l'heure où mon père et ma mère apprenaient encore à me faire roter convenablement sur leur épaule. À eux aussi, on a pris l'euphorie d'une nouvelle vie qui commence. Hélène et Fabrice, mes dévoués parents. Le sol s'est ouvert sous leurs pieds. Inquiets, d'abord, puis abattus, lorsque le médecin a expliqué qu'il s'agissait d'une maladie génétique. Sans le savoir, tous les deux

porteurs du gène avaient fait une enfant défectueuse.

Dans des livres vieux de quatre siècles, on retrouve des textes sur le mal qui me rongeait. La légende courait qu'un bébé à la peau particulièrement salée était maudit, et qu'il ne ferait pas long feu. Les femmes couvraient leur progéniture de baisers pour s'assurer qu'un mauvais sort ne l'avait pas condamné. Ce mal qui touchait les petits, c'était la mucoviscidose. L'hypersalinisation de la sueur en était un symptôme. Une vie compliquée, l'assurance d'une mort prématurée.

1

Mes patients sont rarement au courant de mon pedigree. Pour eux, je suis une femme sans histoires, valide, avec la vie devant elle. Mon énergie les énerve parfois, les rend jaloux de temps en temps, les motive en dehors de cela. La maladie a fini par disparaître de mon décor. Et puis, quatorze ans après ma greffe : « Mademoiselle Bradeau ? Vous pouvez venir s'il vous plaît ? » Je me lève de ma chaise comme un ressort, en état d'alerte, inquiète par ce que le Dr Grenot s'apprête à me dire. Mon précédent médecin, le Dr Villeneuve, a pris sa retraite l'an dernier.

Je suis lucide. Mes sensations, ces derniers mois n'ont rien de bon : le poids

de respirer. La fatigue de respirer. La gêne de respirer. L'obligation pourtant de respirer. De me battre aussi.

Il m'invite à m'asseoir et les mots sont prononcés très vite : « rejet des greffons », « nouvelle opération », « liste d'attente », « mais ça va aller ». Voilà les informations que mon cerveau a pu filtrer. Avant de sortir, il me serre la main, me conseille de me ménager, qu'une solution sera trouvée bientôt, qu'il n'en doute pas. Un peu sidérée, j'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées.

Ça veut dire qu'il me faut une autre greffe. Fraîchement trentenaire, je sais que je ne serai pas prioritaire sur la liste d'attente des prochains greffons. Je vais subir une lente agonie cramponnée au téléphone, en espérant qu'il sonne.

La première greffe m'a permis quatorze années « normales » si l'on peut dire, où respirer ne me faisait pas l'effet

de tirer une remorque de trois cents kilos derrière mes narines.

Mais à trente ans, les cartes doivent être rebattues. On va m'ouvrir encore, remplacer les organes qui m'ont sauvée une première fois – mais qui manifestement ne se plaisent plus parmi les miens – pour en remettre de nouveaux, tout refermer et attendre de voir.

Il me faut repartir pour la mort. Me rallonger sur la table d'opération. Tenter le diable pour la vie.

2

Après le diagnostic de la mucoviscidose, mon père a rapidement balayé le sentiment de culpabilité. Son hématome émotionnel résorbé, il est devenu le père battant que j'ai toujours connu. Quand il m'embrassait les joues, que des rivières de sel avaient blanchies après les pleurs de faim, de colère ou de douleur, il m'attrapait contre lui et, d'un air farceur, me disait : « Oh la belle prise, j crois bien que j'ai capturé une sirène dans mes filets ! » Plus rien n'avait d'importance.

Ce fut une autre affaire pour ma mère, qui, longtemps, a porté le poids de la responsabilité. De la honte aussi. Elle ne l'admettra jamais mais certains jours, elle pensait : *Pourquoi c'est tombé sur*

nous ? Qu'avons-nous fait pour mériter ça ? Et puis elle s'est sentie coupable de se sentir coupable. Alors, elle a arrêté de se morfondre et est devenue ma meilleure alliée.

En vérité, j'ai du bol. Beaucoup de mes amis ont perdu la vie. La maladie les avait rongés jusqu'à l'os. Nous étions briefés depuis tout petits, à l'hôpital, avec des mots simples. Oui, on pouvait en mourir. Un jour, c'est Tania qui a lâché.

Quand un enfant s'interroge sur la mort, les adultes balaient rapidement la question : un jour on meurt, mais ça ne vient jamais avant d'être un très très vieux papi ou une très très vieille mamie. Pour nous, c'était différent. On nous préparait. L'hôpital des enfants voyait disparaître des chérubins pour que d'autres prennent leur place et aient de meilleures chances, de meilleurs soins. Tania avait le même âge que moi : cinq ans.

Un matin, elle n'était pas dans son lit. Sur la pointe des pieds, j'ai refermé la porte de sa chambre. Et puis le lendemain, en me baladant dans le couloir, j'ai vu sa mère, toute rouge et mouillée de ses propres larmes. Elle venait de signer des papiers. Elle m'a regardée. Elle m'a regardée comme on regarde un enfant qui a fait une bêtise, avec des éclairs dans les yeux. Je n'ai pas compris à l'époque.

J'ai saisi plus tard qu'il lui fallait blâmer quelqu'un. Que ça fait partie du deuil. Qu'elle maudissait le ciel d'avoir enlevé Tania, et pas moi. La maman de Tania n'est jamais revenue à l'hôpital, mais il m'arrivait de tomber sur elle lorsqu'elle déposait son aîné, Maxence, à l'école, qui avait un an et demi de plus que moi. Elle feignait de ne pas me voir. Je ne le prenais pas personnellement. J'étais petite mais pas idiote.